

La Lettre Soufie

Numéro 38 - Hiver 2009

Contenu

Qui est le Soufi.....	1
Kashf al-Mahjub.....	2
Eloge funèbre du Maître.....	11
La demande.....	14
Etre proche du Maître.....	15

Publication trimestrielle de la
confrérie Soufie Nématollahi



Qui est le Soufi

Par Dr Javad Nurbakhsh

Le soufi est amoureux de Dieu (*Haqq*) et pour prouver son amour, comme les amoureux figuratifs il est continuellement occupé par le souvenir de son Bien Aimé qui est Dieu.

Cet attention permanente à Dieu (*Haqq*) a deux effets : Un effet apparent et un autre intérieur. L'effet intérieur c'est que le soufi par Son souvenir s'éloigne du monde du « moi » et « toi », et rejoint le monde de l'unité ou le monde du « Lui » ou « Nous » car :

J'ai si souvent pensé à Toi que je suis devenu Toi de la tête aux pieds.

Toi, es venu petit à petit et moi est parti lentement.

Ou

*Comme un papillon devant la flamme, je le regardai fixement,
Et lorsque je revins à moi, j'étais déjà consumé.*

L'effet apparent c'est que grâce au souvenir de Dieu (*Haqq*) dans le cœur, graduellement

les effets des attributs de Dieu (*Haqq*) apparaissent dans le comportement car :

Il s'est tellement assis devant mon cœur imprégné,

Que ce cœur a fini par complètement refléter son caractère et ses attributs.

Dans la première étape qui est le commencement du mouvement vers Dieu (*Haqq*, l'unité), il ne dérange personne car :

Fais ce que tu veux mais ne cherches pas à déranger,

Car dans notre voie il n'y pas d'autres pécher que celui-ci.

Dans la deuxième étape c'est à dire une fois arrivé au seuil de l'unité, il n'est offensé par personne car :

Nous sommes fidèles, nous prenons le blâme et nous sommes heureux,

Car dans notre voie être offensé c'est de l'impiété.

Dans la troisième étape qui est l'entrée dans le monde du « Lui » ou « Nous » ou le monde de l'Unité, le soufi donne de l'amour bonté aux gens qui l'ont dérangé, parce qu'il

regarde tout comme lui-même et il se voit lui-même comme Tout. Comme il est joliment dit :

*Ne sois pas moins que l'arbre, donne ton ombre,
Offre tes fruits à tous ceux qui t'envoient des pierres.*

Discours traduit du magazine persan n°43

Kashf al-Mahjub

Un Exposé des Secrets millénaire.

Par Terry Graham

De nombreuses révélations sont apparues au grand jour avec l'arrivée de l'Islam. Des connaissances gardées secrètes depuis des millénaires, ont soudain été mises en évidence et sont devenues accessibles au plus grand nombre. L'Islam a eu un peu le même effet sur le monde du VII^{ème} siècle que l'émergence d'Internet a eu sur nos sociétés modernes. L'intégration de l'antique sagesse des perses au sein de la culture tribale des arabes a donné naissance pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, à une politique novatrice d'alphabétisation générale.

La révolution de l'information qui a eu lieu dans les sociétés islamiques trouve son origine dans des écoles qui ont offert à des personnes, de toutes classes sociales, l'opportunité d'apprendre à lire et à écrire. Peu de temps après, les Chinois ont inventé le papier qui s'est substitué au fragile papyrus comme support destiné à l'écriture. Avec le rétablissement du service de courrier international créé par les anciens perses, la circulation de documents écrits s'est accélérée comme jamais auparavant.

Le programme d'alphabétisation universel instauré après l'islamisation des territoires a permis de rendre public certaines connaissances qui étaient antérieurement l'apanage de quelques privilégiés. Avec cette nouvelle mobilité sociale et intellectuelle, le savoir qui était jusqu'alors limité aux prêtres

et aux hiérophantes est devenu accessible à tous.

L'ouvrage «*Dévoilement des choses cachées*» (de Hujwiri, mort en 1071) divulgue des mystères de la voie soufie qui étaient auparavant tenus secrets ou dont l'évocation publique était interdite. L'objectif d'Hujwiri est double : fournir une présentation de l'expérience soufie la plus directe et accessible possible et révéler l'urgence qu'il y a à expérimenter ce type d'état spirituel. Cette présentation, auprès du grand public et au onzième siècle, d'une connaissance mystique longtemps tenue secrète présente un caractère réellement novateur.

Ce livre est également le premier ouvrage sur la doctrine soufie à avoir été rédigé en persan, c'est-à-dire la langue d'un peuple dont l'existence a toujours été intimement liée au mysticisme. En outre et contrairement aux écrits arabes de l'époque caractérisés par une prose obscure, ce texte a été écrit dans un style populaire et attrayant.

Hujwiri a résumé des siècles de tradition soufie à partir de sa propre expérience de la voie et à partir des liens personnels qu'il avait tissés avec de nombreux mystiques soufis de son époque. Il s'est également basé sur la consultation d'écrits soufis anciens, écrits en arabe, ainsi que sur d'autres sources écrites qui, pour la plupart, ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Jusqu'alors, ce sujet avait été systématiquement présenté en langue arabe, langue qui a été adoptée par les lettrés perses après que l'Islam eut remplacé le Mazdéisme



comme système religieux dominant. Le manuel de référence avant le *Kashf*, le *Qut al-qulub* (« la Nourriture des Cœurs ») a été écrit par Abu Talib Makki (mort en 996). Mais ce texte est tellement académique qu'il a été raillé par Rumi dans son *Mesnevi*.

Le développement de la civilisation perse au cours des siècles a constitué un creuset idéal pour que certains de ses membres atteignent un haut degré d'intelligence et de raffinement. Les Perses ont écrit la plupart des manuscrits islamiques les plus anciens en arabe. Ce faisant, ils ont su convertir l'arabe des bédouins en un médium pour la science, la philosophie, la politique et la diplomatie. Cette évolution est similaire à ce qui s'est passé dans la Chrétienté où des croyants, bien que n'étant pas originaires de la péninsule italienne, ont adopté le latin à des fins dévotionnelles.

Makki, en dépit de son nom qui fait référence à la Mecque, était originaire de perse. Né au Hamadhan, il s'est installé dans la cité sainte où il a passé une bonne partie de sa vie active. Son travail a été précédé par deux autres ouvrages plutôt décousus sur le soufisme rédigés

en langue arabe « *l'Islam offre un accès direct permettant d'aimer Dieu à travers la doctrine de l'Unité Divine* » par des auteurs persans : le *Kitab*

al-luma'fi t-tasawwuf (le Livre des rais illuminant dans le soufisme) d'Abu Nasr Sarraj Tusi (mort en 988), un manuel pratique sur la façon de cheminer sur la voie soufie, et le *Kitab at-ta'arruf li madhhab ahl at-tasawwuf* (le livre sur les comportements de l'école du soufisme) d'Abu Bakr Muhammad Kalabadhi (mort en 990). Bien que l'ouvrage de Sarraj, le plus ancien, soit le plus vivant des trois avec un certain nombre d'anecdotes, l'approche plus théologique des travaux de Kalabadhi a été plus appréciée par ceux qui souhaitaient faire rentrer le soufisme dans le strict cadre de la doctrine islamique classique.

Le quatrième et dernier ouvrage majeur sur la doctrine soufie écrit par un Perse en langue arabe durant cette période est le *Risala*

d'Abu l-Qasim Qushayri (mort en 1074), achevé en 1046 à Nishapur dans la province du Khorasan située au Nord-Ouest de l'Iran. Il contient une prose très théologique, influencée par l'école dominante Ash'arite, cependant il comporte des anecdotes et des instructions ce qui explique pourquoi cet ouvrage est devenu un des manuels de référence sur le soufisme en langue arabe.

Hujwiri a trouvé paradoxal le fait que des perses écrivent dans une langue incompréhensible à la plupart des gens appartenant au monde perse alors qu'il était en train de former des soufis à Lahore au Nord Ouest du sous continent Indien (aujourd'hui sur le territoire pakistanais). Envoyé dans cette contrée par son maître pour y diffuser le soufisme, Hujwiri fût surnommé « le dispensateur de trésors ».

L'œuvre d'Hujwiri comporte également de la poésie et d'autres ouvrages, notamment un traité sur Hallaj. Ses autres écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous mais le *Kashf al-mahjub* a été chéri comme une source d'inspiration à travers les siècles qui ont suivi par ceux qui ont été amenés à suivre le

chemin soufi.

L'originalité du livre d'Hujwiri tient au fait qu'il inaugure une nouvelle possibilité d'accéder à certains secrets mystiques. Dans le monde perse, à l'époque du Mazdéisme, le chemin mystique qui consistait à aimer Dieu, le Bien-Aimé, était tenu secret. Désormais, l'Islam offre un accès direct permettant à tout un chacun d'aimer Dieu à travers la doctrine de l'Unité Divine, doctrine profonde et énoncée de façon simple. C'est porté par un élan d'amour et de foi vivifiante qu'Hujwiri a commencé la rédaction de sa *révélation de ce qui est voilé*.

Le chemin mystique sur lequel Hujwiri a écrit est éternel et l'Islam lui a permis de s'épanouir et de faire l'objet d'une recherche. Le Coran a souligné l'Unité et la Particularité de la divinité, et à travers l'influence de

Salman, un ami intime Perse de Mohammed, on fit référence à Dieu comme à l'« Ami » (*al-Wali*).

Alors que les chrétiens ont introduit une distorsion dans les enseignements de leurs prophètes en instituant une bureaucratie de prêtres, la société Islamique a rejeté les intermédiaires entre le croyant et l'Objet de sa dévotion, et à lutté pour garder le message de l'amour et de l'Unité Divine pur, inviolé et ouvert à tous.

C'est dans ce contexte qu'Hujwiri a écrit le *Kasf*. Il s'agit d'un ouvrage dénué de prétention, présenté sans ostentation, un travail posé que tout un chacun peut prendre et appliquer. En ce sens, il est d'une certaine façon analogue à la traduction anglaise de la bible faite par Tyndal (mort en 1536) dont l'objectif était de mettre le Nouveau Testament à la disposition de tous. En fait, l'intuition de Tyndal d'aller à l'encontre de l'ordre établi afin de rendre les Ecritures Saintes accessibles à tous fait partie de ce vent de liberté, tout comme l'Islam, qui ultérieurement a contribué à faire en sorte que la Renaissance en Europe bénéficie à tous, et non à quelques privilégiés exclusivement.

L'unique défaut vraiment gênant du livre d'Hujwiri tient dans la propension qu'a l'auteur à trop catégoriser et ce d'une façon très subjective. La plupart des informations de grande valeur d'Hujwiri se retrouvent classées dans des catégories qui peuvent ne pas être particulièrement appropriée au sujet en question. Les érudits occidentaux se sont précipités sur la trame proposée par Hujwiri avec l'avidité de ceux qui cherchaient désespérément une information bien classifiée que les sources spirituelles orientales répugnent à adopter mais que les intellectuels occidentaux tendent à privilégier.



En conséquence, les intellectuels occidentaux reprennent généralement littéralement la thèse d'Hujwiri et distinguent deux écoles de soufisme : les « intoxiqués » et les « sobres ». En faisant une distinction aussi artificielle, Hujwiri, comme d'autres écrivains persans, a été selon toute vraisemblance influencé par la tendance de la philosophie grecque à créer des catégories pour les besoins de la classification et du débat.

Toujours dans la même perspective, il distingue ce qu'il appelle l'école de Bagdad de celle du Khorasan. Il désigne Junayd (mort en 910) comme la figure de proue de la première école qui considère la sobriété comme étant l'état le plus élevé. Bayazid Bastami (mort en 874) étant le chef de file de la seconde école qui prône l'intoxication. Le fait est que pour tous les soufis il n'y a plus de distinction dans l'état ultime, pour celui qui est annihilé ou qui a atteint l'union avec le Divin. Le soufi n'a plus dès lors la moindre conscience de lui-même et n'a aucune raison de se demander si, oui ou non il est intoxiqué, ou s'il jouit d'un état connu sous le nom de « deuxième sobriété » et qui, théoriquement, transcende l'intoxication.

Il y a un autre exemple où Hujwiri s'est laissé aller à sa tendance à catégoriser à outrance. Il s'est en effet efforcé de classer de façon arbitraire les ordres soufis dans dix sectes « orthodoxes » et deux « hétérodoxes ». Par « doctrine » orthodoxe il ne s'agit pas de secte au sens que l'on attribue à ce terme de nos jours, mais simplement de l'interprétation personnelle d'Hujwiri sur les enseignements d'un maître particulier à ses disciples. A l'époque d'Hujwiri, le soufisme ne s'était pas encore regroupé en différents ordres comme il le fera ultérieurement.

Ainsi nous avons :

1. Les Muhasibis

Les Muhasibis qui sont effectivement les disciples de Harith Muhasibi (mort en 857). A cet instant du texte, l'auteur fait une digression pour se lancer dans une brillante discussion sur la doctrine soufie des états (*hal*) et des stations (*maqam*). Les états selon Hujwiri, descendent sur le soufi sans qu'il les sollicite. Ils viennent et s'en vont suivant la « Volonté de Dieu ». Inversement, les stations sont une des étapes parmi une série d'étapes à travers lesquelles le disciple passe sur son chemin vers la perfection.

Il est intéressant de noter qu'Hujwiri expose ces informations longtemps tenues secrètes dans un style sec, et d'une façon pédagogique comme s'il s'agissait de simples évidences. Sa rubrique sur les Muhasibis en elle-même s'apparente plus à

comme le fondateur du mouvement *malamati*, ceux qui « subissent le blâme ». S'attirer les blâmes est une pratique mystique très ancienne qui, même aujourd'hui, continue d'inspirer la pratique soufie de la tolérance. Comme le dit le maître contemporain Javad Nurbakhsh : « Il ne suffit pas au soufi de simplement tendre l'autre joue. Il ou elle doit le faire avec bonté et amour ».

Hujwiri est plus intéressé par la rigueur que par l'amour dans son analyse, bien que l'amour ne soit jamais vraiment absent de ses écrits. C'est encore un élément qui est cohérent avec son objectif de faire en sorte que ses révélations apparaissent aussi sobres, voire pédantes, que possible. Il s'exprime peu sur Qassar, car c'est clairement un maître qui est un *qalandar*, une figure solide ayant atteint une station élevée mais avec une

« Il ne suffit pas au soufi de simplement tendre l'autre ^{attitude} joue. Il ou elle doit le faire avec bonté et amour » ^{potentiellement} ^{très}

un prétexte qui lui permet de révéler des enseignements secrets. Harith Muhasibi n'ayant pas été particulièrement prolix sur ce sujet comparé aux autres maîtres dans la mesure où il s'agit de notions basiques de la Voie. En fait, il est plus connu pour son ascétisme strict, proche en esprit des pratiques rigoureuses des moines chrétiens, que du courant prédominant chez les soufis.

Le véritable objectif d'Hujwiri apparaît clairement lorsqu'il avoue que Muharibi fut un maître, parmi d'autres, à donner une opinion sur la signification du terme « état » ; par exemple, « Il soutient que l'amour, la nostalgie de Dieu, la « contraction » (*qabd*) et l'« expansion » (*bast*) sont des « états », si ils ne sont pas permanents alors l'amoureux n'est pas un véritable amoureux » (p181). Par opposition, il cite Junayd selon lequel « les états sont comme des flash de lumière » et donc éphémères (p182).

2. Les Qassaris

Les Qassaris sont issus de Hamdun Qassar (mort en 884), qui est également connu

provocatrice. Il ne peut pas rentrer pas dans le rôle que l'auteur veut lui faire jouer c'est pourquoi il ne lui accorde qu'un bref exposé.

3. Les Tayfuris

Les Tayfuris, liés à Bayazid (mort en 874), dont le prénom était Tayfur. Suggérer l'existence d'une école de pensée dérivant de Bayazid est une invention totale de la part d'Hujwiri. En effet, Bayazid n'a laissé aucun écrit ni aucun enseignement susceptible d'être réuni par ses disciples. En fait, l'auteur utilise la rubrique sur les Tayfuris comme prétexte pour exposer sa propre compréhension de la thèse défendue par Bayazid selon laquelle l'intoxication est supérieure à la sobriété, argument soutenu par Junayd.

4. Les Junaydis

Les Junaydis, de Abu l-Qasim Junayd (mort en 910), n'ont droit qu'à un exposé succinct, puisque Hujwiri a déjà exprimé son opinion sur la sobriété dans la section précédente.

Cette section de l'ouvrage est concise en dépit du fait que Junayd, formé à la jurisprudence, a été très prolix sur certains points de doctrine et était compétent en matière de philosophie discursive et de théologie.

5. Les Nuris

Les Nuris dont le nom vient d'Abu l-Husayn Nuri, un disciple de Junayd. Sous cette rubrique, Hujwiri aborde un des enseignements soufis les plus subtils, le *ithar*, c'est-à-dire le fait de faire passer les autres avant soi-même. Nuri jouissait d'une grande renommée en raison de son application poussée à l'extrême de ce principe, ce qui est illustré par de nombreuses anecdotes.

Bien évidemment, Hujwiri va bien au-delà du seul exemple de la vie de Nuri et continue en exposant sa propre opinion sur ce sujet. Il ne revient sur le cas de Nuri qu'à la fin de son exposé faisant de cette partie une des discussions les plus convaincantes.

6. Les Sahlis

Les Sahlis dont le nom vient de Sahl b. 'Abd Allah Tustari (mort en 896). Sahl, tout comme Junayd, était un grand érudit porté sur les écrits doctrinaux. Comme Muhasibi, il avait la réputation d'être un ascète. Mais tandis que ce dernier prônait *muhasiba*, la reconnaissance de ses fautes et faiblesses et la pratique d'exercices spirituels, Sahl insistait sur le *mujabada* les efforts spirituels. Comme Hujwiri le souligne, c'était un fervent partisan des pratiques les plus austères de litanies dévotionnelles. L'auteur utilise ce fait comme point de départ pour disserter sur l'identification à l'ego (*nafs*) et les passions (*hawa*). Il s'agit d'un principe fondamental du soufisme et un des grands secrets du chemin mystique auquel les chercheurs ont été confrontés de tout temps. Hujwiri a résumé cette discussion avec une éloquence particulière : avant qu'un dévot puisse « atteindre la vision du réel et le pur amour, il doit se libérer au préalable de son soi inférieur afin de pouvoir accéder à la

véritable qualité de disciple (*iradat*) en esprit, et la réelle proximité et connaissance de Dieu » (p199).

Hujwiri critique la position de Sahl car il considère qu'il insiste trop sur la rigueur (austérité) dans la discipline spirituelle. Pour étayer son point de vue, il prend l'exemple de deux individus qui ont vécu à l'époque du Prophète et qui ont été considérés comme des modèles d'efforts selon les critères de la loi canonique. La première de ces personnes étant le compagnon le plus cher du Prophète, Abu Bakr as-Siddiq (surnommé « l'ami le plus sincère »), le second était Abu Jahl, l'oncle du Prophète, qui était son ennemi juré.

« En ce qui concernait les obligations religieuses » nous dit Hujwiri, « Abu Bahr se trouvait au même niveau qu'Abu Jahl, mais Abu Bakr, doté de justice et de grâce a atteint une haute station tandis qu'Abu Jahl, pourvu de justice mais dépourvu de grâce a échoué » (p204). Ici l'auteur fait une allusion pas si subtile que ça contre les tenants d'un strict respect du dogme, attitude qui prévalait à l'époque d'Hujwiri et plus généralement quelle que soit l'époque en ce qui concerne ce travers. Pour l'auteur, c'est la « grâce » qui distingue le mystique, le véritable chercheur spirituel, du béni oui-oui qui interprète à la lettre les dogmes religieux. Ainsi en guise de commentaire pédagogique, Hujwiri établit une différence claire entre l'amoureux mystique emplit de grâce et l'intégriste rigide qui en est dénué.

Dans ce contexte, Hujwiri expose à demi-mot un des mystères les plus profonds. Il s'agit de la conscience de l'unicité de l'Être qui est au cœur de la voie Soufie. Il illustre ses propos à travers l'exemple de la rencontre de deux maîtres, Ibrahim Khawwas et Hallaj. Quand le premier a dit avoir consacré sa pratique spirituelle à parfaire sa nature spirituelle, le second lui a rétorqué qu'il (Khawwas) n'était pas devenu annihilé dans l'Unité Divine. Hujwiri fait de Hallaj son porte-parole pour critiquer l'ascétisme étriqué, l'abstinence et

la mortification. Le total abandon à la volonté Divine est préférable.

A travers cette brève anecdote, Hujwiri illustre avec ruse une vérité profonde du chemin mystique. Il conclut en disant qu'une fois que tu as pris conscience de ton esprit charnel, de ton identification avec l'ego, « tu reconnais qu'il peut-être dompté par la

« *La chose la plus sombre du monde est la demeure du Bien-aimé sans le Bien-aimé à l'intérieur* »

discipline mais que son essence et sa substance ne disparaissent pas. Si cet ego est reconnu et est contrôlé, le chercheur n'a pas à s'en préoccuper car il continue à exister en lui » (p206).

Du point de vue d'Hujwiri la simple auto-flagellation ne suffit pas pour se débarrasser de cette identification à l'ego. C'est seulement en s'ouvrant à l'Unité Divine (*tawhid*) que l'on peut avancer avec une conscience intégrée vers l'annihilation et l'Union avec le Divin. Dans cette perspective et sous le prétexte d'une discussion en apparence puritaine sur le contrôle des passions, Hujwiri donne une indication précieuse sur la réalité du chemin mystique, qui n'est pas simplement une affaire de rigueur et de déni de soi.

Il cite la réponse d'un autre grand disciple de Junayd, Shibli, à un docteur qui lui demandait d'être abstinent. « De quoi dois-je m'abstenir ? » lui a rétorqué Shibli. « De ce que Dieu me donne ou de ce qu'il ne me donne pas ?, il m'est impossible de m'abstenir du premier et le second n'est pas entre mes mains » (p210).

L'auteur présente une subtilité que seul le lecteur attentif peut saisir. Comment est-il possible de cheminer sur la voie sans se conformer à une série de règles relatives à l'abstinence et à la rigueur ? Il donne seulement un indice sur l'approche correcte. Il appartient au lecteur de la comprendre et de la mettre en pratique. Une partie importante de la réponse se trouve vers la fin du livre dans un chapitre dont le thème apparent concerne la façon correcte de

procéder pour effectuer le pèlerinage. Le secret réside dans la dernière partie du chapitre, qui concerne la contemplation.

Se référant à une image de la Ka'ba sans concevoir Dieu comme le Bien-aimé, il écrit : « La chose la plus sombre du monde est la demeure du Bien-aimé sans le Bien-aimé à l'intérieur » (p327). Il se lance dans

une brillante discussion sur la contemplation définie comme « la vision de

Dieu », et indique que cela se produit quand le mystique se détache de son identification à l'ego, c'est à dire de tout ce qui dans sa conscience voile l'unité avec le Divin.

La contemplation est la vision de Dieu. La discussion d'Hujwiri est incompréhensible pour un lecteur à la recherche d'une explication logique ou rationnelle, que son style pourtant pourrait conduire à attendre. Sa description la plus belle et la plus mystérieuse est la suivante : « la contemplation dans le degré de l'amour est l'unité parfaite (*yaganagi*), et toute expression vers l'extérieur dans l'unité est autre (*biganagi*) » (p 333).

Cette vision n'est pas chose aisée. Elle doit se faire avec les yeux de Dieu. Alors comment se produit-elle ? Hujwiri semble décrire cela avec une logique sobre mais si on essaye d'appréhender ses propos avec la raison seule on se trouve face à un obstacle infranchissable. Pour véritablement saisir la signification de son discours, il faut ne pas utiliser la seule raison. C'est le paradoxe exquis des écrits d'Hujwiri.

7. Les Hakimis

Les Hakimis de Hakim Mohammed Tirmidhi (mort en 932), un théosophe et une des personnes les plus réputées parmi celles ayant collecté les traditions attribuées aux Prophètes. D'une grande érudition, il s'agissait d'un *rind* tout comme Hujwiri c'est-à-dire un soufi qui exprimait des choses profondes d'une façon fade et intellectuelle, ce qui pouvait décevoir des gens ordinaires, à

la recherche de sensationnel quant à son haut niveau de conscience.

Le titre de *hakim* (« sage ») était réservé à des individus très spéciaux auxquels les Perses voulaient témoigner du respect, entre autres Umar Khayyam, qui a associé les mathématiques et une poésie sage et épigrammatique, et les poètes Sana'i et Nizami, dont l'œuvre mélange la véritable beauté lyrique et une sagesse profonde.

Sans relâche, Hujwiri utilise le moindre lien, aussi ténu soit-il, pour nous embarquer dans

un exposé qui se révélera riche d'enseignements ésotériques. Dans le cas présent, il se sert de la section sur Tirmidhi pour dissenter sur la notion de *walayāt*. La traduction qui est généralement faite de ce terme fait référence à la « sainteté » mais il serait plus exact de parler d'amitié pour Dieu ou avec Dieu. La notion de *Walayat* est un des

plus grands mystères de la Voie et n'est véritablement compris que par ceux présentant une aptitude suffisante ou une attirance forte pour la Voie. Par conséquent, Hujwiri est obligé d'être très prudent lorsqu'il donne des indications sur ce sujet. Il défend la primauté du maître soufi au sein de la communauté spirituelle qu'est l'Islam, une position clairement inacceptable pour la personne non-initiée, pour le conventionnel à esprit étroit ou pour le dogmatique.

L'auteur utilise un grand nombre de citations extraites du Coran pour étayer ses dires, et notamment le verset classique « (Il est vrai) que les amis de Dieu sont sans craintes, ni deuil (10 : 63), et « Dieu est l'Ami de ceux qui croient » (2 : 258). Ces versets font écho avec un des plus anciens principes de la Voie : Dieu est un ami, les soufis le nomment le Bien-aimé. Il est trop tôt à l'époque d'Hujwiri pour que la doctrine de l'être humain parfait (*insan-i kamil*), un secret mystique, sacré depuis des temps

immémoriaux, soit totalement dévoilé. Il faudra attendre Aziz Nasafi (mort en 1300) et Abd al-Karim Jili (mort en 1408 – 1417) pour que cette doctrine soit exposée publiquement. L'essence de ce secret est que lorsque l'identité-égo du soufi (*nafs*) est devenue complètement maîtrisée, la lumière Divine, qui est en chacun de nous, peut briller car elle n'est plus obstruée. Une telle personne transcende la nature humaine et devient de nature divine. Le véritable ami de Dieu est à la fois pleinement humain et pleinement Divin. Mais Hujwiri n'est pas prêt à annoncer cela, car il craint que, d'une part une figure aussi imposante soit déifiée, comme Jésus l'a été par ceux qui l'ont suivi ou, d'autre part, que lui-même soit persécuté et accusé d'hérésie, comme Hallaj. C'est pourquoi, au lieu de citer des expressions prononcées sous le coup d'une ferveur extatique (*shathiyyat*) comme les paroles de Bayazid : « Que Je sois loué, Moi à



Ma sublime station », il doit se contenter d'expressions plus mesurées et prudentes. Il définit l'ami de Dieu comme « celui qui est patient avec la volonté et les interdits de Dieu » (p. 217) et comme celui qui « doit observer la loi religieuse afin que Dieu puisse le suivre dans son état spirituel » (p. 218).

Hujwiri se résigne à adopter la croyance partagée par le plus grand nombre selon laquelle les prophètes étaient de rang plus élevé que les amis de Dieu. En réalité, ceux qui sont sur un chemin spirituel vont considérer leur maître, un ami de Dieu, de la même façon qu'ils considèrent les prophètes. Ainsi, en dépit de la relative ouverture vers le soufisme de l'Islam à cette époque, il se sent toujours obligé de faire des compromis avec les principes de la doctrine, pour le bien et l'harmonie de la société dans son ensemble et vis à vis des autorités religieuses.

8. Les Kharrazis

Les Kharrazis tiennent leur nom d'Abu Sa'id Kharraz (mort en 890). Hujwiri le présente comme la première personne à avoir défini les conditions de l'annihilation de l'égo (*fana*) et de la subsistance en Dieu (*baqa*). Ces concepts sont des éléments fondamentaux du chemin mystique dont l'origine se perd dans la nuit des temps et ils ont été rappelés et mis en exergue sans relâche par les maîtres du passé. Cette insistance donne à l'auteur l'occasion d'aborder finement ce sujet.

Sur ce thème, comme lors de la discussion sur les amis de Dieu, Hujwiri se montre prudent. Il se retient d'avouer que la conscience individuelle devient conscience Divine par crainte du sort de Hallaj après que ce dernier eut affirmé « Je suis la Vérité » (*Ana l-Haqq*).

Il termine son argument en se montrant discret sur ce qui est le plus précieux car il commence par écrire : « un grand nombre de soufis ignorants considèrent que l'annihilation totale est possible, mais il s'agit d'une erreur manifeste car l'annihilation des différentes parties d'une substance matérielle ne peut jamais se produire » (p243), tandis que plus loin il affirme que : « notre subsistance et annihilation sont nos attributs intrinsèques... l'annihilation est l'annihilation d'un attribut, la subsistance d'un autre attribut » (p245). Il reste sur un terrain qu'il considère comme sans danger pour éviter une inquisition toujours possible.

Ultérieurement, des soufis révéleront non sans hardiesse que l'annihilation est à la portée du disciple dévoué (*'ubudiyyat*), ou de l'individu, et la subsistance est la substitution du caractère humain par le caractère Divin (*rububiyyat*). Hujwiri se contente de citer la déclaration d'un auteur soufi plus discret,

Kharraz, selon lequel l'annihilation concerne exclusivement la conscience du disciple, tandis que la subsistance est simplement la 'contemplation de la Divinité' (p. 245).

Néanmoins, il a communiqué un grand nombre d'informations relatives à ces secrets anciens bien qu'il ait pris moult précautions. Le but et la fin de la Voie est un sujet délicat et difficile à exprimer par des mots et il s'est efforcé de le faire avec tout son courage.

A travers son travail, qui est venu tester la réaction de l'opinion publique, Hujwiri a su trouver le juste équilibre entre la révélation de secrets mystiques potentiellement choquants et la nécessité de les rendre apparemment acceptable pour les conventions religieuses de son époque.

L'approche d'Hujwiri se nomme *rindi* chez les soufis, terme qui dénote une capacité à dissimuler des mystères sous des apparences conventionnelles, c'est-à-dire en proposant un cadre extérieur qui masque les secrets les plus



mystérieux.

Le reste de l'ouvrage est divisé en courtes biographies de soufis du passé ou de soufis contemporains à son époque, et de chapitres sur des pratiques pieuses. Le titre de chacune de ces rubriques est du type : « levons le voile sur tel ou tel sujet ». A l'intérieur de ces sections, il explore des thèmes familiers à la masse des croyants mais en leur donnant une interprétation ésotérique. Ce faisant, il révèle les mystères les plus profonds de la Voie. Ces thèmes incluent la connaissance de Dieu, l'unité Divine, la foi, la pureté, la prière, l'aumône, le pèlerinage, les règles de conduite des soufis, les termes techniques et l'audition de la musique.

Une qualité essentielle de la pratique soufi est dépeinte avec vie. C'est une façon de faire qui a été adoptée pendant des siècles, voir des millénaires. Alors que les Grecs et les peuples d'autres pays ont effectué des

rituels afin d'entrer en transe comme par exemple les mystères d'Eleusis, et que les premiers chrétiens ont été inspirés par des pratiques ascétiques rigoureuses, les mystiques originaires d'Iran se sont approchés de l'unité Divine à travers une attitude de solitude intérieure dans le monde, un caractère joyeux dans un monde d'épreuves et de souffrances, un ascétisme qui consiste à être occupé à travailler comme un paysan, un artisan ou en exerçant d'autres professions socialement utiles.

Le travail de Hujwiri a ouvert la voie à une littérature soufie rédigée en langue perse, et notamment le *Misbab al-hidaya*, le *Mirsad al-'ibad*, le *Awrad al-aabbab* et la grande

œuvre en prose du poète Jami, le *Nafahat al-uns*.

Une grande partie des premiers écrits concernant l'Islam, s'est trouvée logiquement entre les mains des Perses, héritiers d'une civilisation très ancienne et dépositaire d'une sagesse antique concernant le chemin spirituel. En se convertissant à l'Islam, ils ont adopté l'arabe, avec piété et respect, comme médium littéraire. Désormais sur les pas d'Hujwiri, ils vont revenir vers leur langue natale. En conservant la richesse du vocabulaire arabe afin d'exprimer les secrets cachés du chemin mystique, ils vont rendre le soufisme accessible au reste du monde.

Eloge funèbre du Maître

Carole Weber

Les facettes sous lesquelles se montrait le Maître étaient aussi nombreuses qu'un kaléidoscope, comprenant des qualités et des conduites à la fois charmantes et totalement outrageuses. Il était totalement imprévisible dans ses continuels efforts pour nous faire dépasser les obstacles qui mènent à la vraie soumission. Je vais vous faire part de quelques brèves anecdotes qui peuvent quelque peu exprimer sa sagesse et sa capacité illimitée aussi bien pour la beauté que pour la colère.

Quand le maître quitta Téhéran en 1979, plusieurs Khanéqahs (maison de soufis) avaient déjà été ouvertes aux USA. Sur le continent Américain, la première Khaniqah ouverte fut celle de Seattle, situé au nord-ouest des Etats-Unis, proche de la frontière canadienne. Il s'occupa personnellement de la choisir et de la décorer.

Des derviches d'Iran, de Londres et des Etats-Unis se réunirent auprès de lui à San Francisco, et nous entreprîmes le voyage jusqu'à Seattle, nous arrêtant pour la nuit dans un hôtel à Mount Shasta. Nous arrivâmes à Seattle vers 3h de l'après-midi et peu de temps après, il fit le tour de la ville avec un agent immobilier. Le fait qu'il ait passé deux longues journées sur la route ne le ralentit pas le moins du monde.

A la cinquième maison, le maître s'enquérit au sujet d'une autre encore plus imposante juste de l'autre côté de la rue. L'agent lui expliqua qu'en dépit de la pancarte en façade annonçant "à vendre", elle n'était pas encore officiellement répertoriée. Le maître traversa l'allée escarpée, passa à travers le porche ombragé, et commença à jeter un

coup d'oeil à travers la fenêtre. Quelques instants plus tard, il revînt et dit:

"Achetez la".

Sans plus d'investigations, et sans même mettre un pied dans la maison, nous assurâmes le vendeur que nous étions de sérieux acheteurs. Comme les fonds pour l'achat n'étaient pas encore disponibles en dollars US (personne ne s'attendait à une décision aussi rapide), nous ne pouvions en fait acheter la maison de suite. Aussi les vendeurs réclamèrent plusieurs milliers de dollars avant d'ôter la pancarte "à vendre". Le maître demanda alors à chacun de nous de vider

ses poches. Entre tous ceux présents, nous avions juste assez pour couvrir l'avance demandée et nous surprimes l'agent en effectuant la totalité du paiement en liquide.

En attendant de prendre possession de la nouvelle khaneqah, le maître fit des promenades et joua au tennis avec quelques uns d'entre nous. Je me souviens d'une partie de tennis dans un parc proche où nous étions deux à jouer contre lui seul. Je pensais que nous allions certainement gagner, ne serais-ce qu'en l'épuisant. Pas la moindre chance. Des années plus tard à Banbury, je suis sûr que beaucoup d'entre vous s'en souviennent, nous avions des parties de Volley-ball très disputées.

Il jouait pour gagner, et pour sûr il gagnait!

Comme l'anglais du maître progressait, il commença à jouer au scrabble. Il avait à ce jeu la troublante capacité de battre des personnes habiles dont c'était la langue maternelle. Par hasard, je réalisai qu'il n'utilisait pas seulement son esprit et son



intelligence pour gagner, mais qu'il trichait également. Il retournait les lettres et les utilisait comme des joker. Dès que je découvris sa feinte, je commençai aussitôt à en faire de même. Au début il me laissa faire, mais quand mes scores commencèrent à approcher les siens, il repoussa mes lettres du plateau, m'appelant "mauvaise graine".

Certaines personnes furent consternées de mon audace et me réprimandèrent avec colère me disant de ne jamais essayer de tricher avec le maître et de toujours le laisser gagner aux jeux. Je voyais toujours le jeu comme une métaphore des enjeux de la voie et je sentis toujours que c'était un moment idéal pour un peu de détente et d'humour. Il semblait apprécier l'humour bien placé.

Le maître nous exhortait à savourer la joie de chaque instant. Pour moi cela veut dire aborder un jeu aussi banal que le scrabble avec une dévotion et un état d'esprit lumineux. Lui-même aimait sans cesse taquiner les gens et il aimait bien reprendre le fil d'une même blague des années durant. Comme il y a un mois où il faisait encore référence à une amusante conversation que nous avons partagée presque 30 ans plus tôt à la Khaneqah de Boston. Il semblait ne jamais oublier même les plus petits détails.

Son rire était riche, plein et sans inhibitions. Son être tout entier pouvait irradier la joie, alors même qu'il transmettait un message plus profond à ceux qui écoutaient attentivement. Beaucoup de leçons étaient cachées dans son rire charmant et malicieux, et aucun sujet ne semblait être "hors limites" pour lui.

Il semblait parfois aborder intentionnellement des sujets qui n'étaient pas habituellement discutés. Aucun sujet dans le monde de la multiplicité ne semblait être sacro-saint.

Même si ses actions ou mots pouvaient nous mettre dans un grand embarras ou nous

choquer, on acceptait qu'il connaissait nos coeurs, et que chacun de ses mots ou gestes étaient accomplis pour nous aider à nous rapprocher de Dieu. Parfois il vous perçait le cœur d'un simple mot, d'un mouvement subtil ou d'un rapide coup d'œil. Soudainement, au lieu de rire vous vous trouviez brisé, vide, dérouté par la soudaine transformation, mais comprenant clairement la leçon qu'il venait de vous donner. Ensuite, lentement, il vous remplissait à nouveau de son amour, sa grâce et sa générosité radieuses.

Quelques années plus tôt nous parlions des affaires d'une Khaneqah en Afrique de l'Ouest, le ton de la conversation était doux et ouvert, et je pensai que c'était le bon moment pour lui poser une question sur moi-même. Ce fût la première et seule fois que je pris la liberté de lui exposer ma vie personnelle et lui posai une question directe.

J'avais à peine fini ma phrase quand il hurla "NON" et me raccrocha au nez. La féroce intensité de sa réponse en un mot me laissa tremblante, restant sur place avec crainte, fixant le combiné mort dans ma main.

Il était clair qu'être son disciple dans la voie de l'amour ne signifiait pas une vie d'effusion d'amour et de tendresse. En dépit de ses taquinerie et de ses blagues, il voulait que l'on s'implique et attendait de nous que nous fassions notre travail sur la voie. Aucune faute d'inattention ou d'égoïsme ne passait sans être relevée ni même souvent punie.

Beaucoup de ses discours étaient douloureux à entendre, et années après années, aux Deeg-jushs de Banbury, il nous réprimandait pour nos échecs, sûrement dans l'intention de nous amener à une plus grande dévotion. Dans l'un de ses discours il nous comparait à des enfants chevauchant de prétendus chevaux et croyant que nous étions prêts pour la bataille. Cependant il n'abandonnait jamais vraiment un disciple, quels que soient les terribles

choses qu'il ait pu faire. Il nous acceptait et nous aimait en dépit de toutes nos imperfections.

Beaucoup ressentait une grande joie à la simple bénédiction d'être près de lui, d'être proche de ses plaisanteries et de ses sages conseils même s'ils ne leurs étaient pas en apparence adressés. Même s'ils n'étaient pas énoncés dans un langage que vous compreniez. Mais nous savons tous que la proximité physique n'était pas nécessaire pour recevoir ses dons.

Sa superbe présence charismatique est toujours palpable et son essence ineffable. Il nous fit comprendre que bien que nous venions de différents lieux et que nous parlions différentes langues, nos coeurs battent comme un seul.

Son souffle est partout et il vit en chacun de nous.

La demande

Dr Javad Nurbakhsh

Lorsque tu t'éloignes de ton « moi », informe toi de notre état, viens sans toi et demande des nouvelles de l'intime.

Avec le pas de la sincérité vas vers la taverne des amoureux, et ensuite demande au maître le mystère du fana1 et baqa.2

Sacrifie ton existence sur le chemin de l'Ami, au sein de la non existence, demande la fidélité et la pureté.

Abandonne le souhait, et quand tu l'auras abandonné, sur ordre de Haqq sois soumis, ne te vois pas, et demande le contentement.

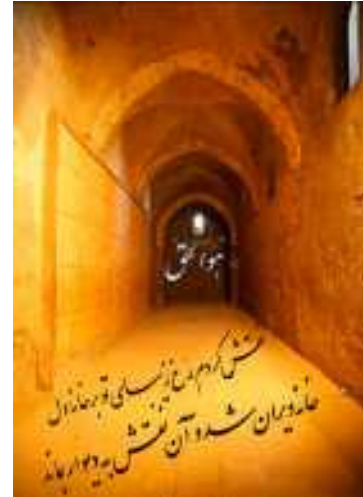
Sans éprouver la douleur de l'amour pourquoi recherche-tu le remède ?

Lorsque tu tomberas malade de sa douleur, demande à propos du remède.

Quelle que soit la difficulté que tu as dans la voie de l'amour Interroge-toi sur le mystère et la raison de cette aventure.

Vas et tourne le dos à l'assemblée de ce monde et de l'au delà et ensuite, auprès de Nurbakhsh, demande la parole de Dieu.

Extrait du Divan du maître Dr. Javad Nurbakhsh. - Traduit du persan.



Etre proche du Maître

Terry Graham

Je commencerai par vous lire un poème écrit par le fils d'un ancien derviche, et qui exprime avec concision et beauté le sentiment que l'on peut éprouver pour le Maître, depuis que, comme le disent les soufis, il a « vidé son manteau ».

*Vous pouvez pleurer son départ
ou bien sourire qu'il ai vécu
et nous ai tant donné*

*Vous pouvez fermer les yeux et prier pour qu'il
revienne
ou bien ouvrir les yeux et voir tout ce qu'il a laissé,
sa sagesse, sa guidance, son empreinte*

*Votre coeur peut être vide de ne pouvoir le voir
ou bien être plein de l'amour que vous avez partagé
son amour sera toujours la*

*Vous pouvez ne pas penser à demain et vivre dans le
passé
ou bien être heureux du lendemain a cause du passé*

*Vous pouvez vous souvenir de lui et de son
départ
ou bien chérir sa mémoire et la laisser vivre*

*Vous pouvez pleurer et vous renfermer; vous
sentir vide
ou bien faire ce qu'il voudrait: sourire,
ouvrir vos yeux a
son message infini, le message qui
continuera a vivre...*

La réalité du Maître n'est pas la figure corporelle qui nous a quittée, mais l'esprit qui vit dans nos coeurs.

C'est le message qu'il me répétait sans cesse. Il disait: "Ne crois pas que ceux qui sont physiquement proche de moi soient obligatoirement proche de moi. Cela mettait en avant que sa réalité n'était pas la personne physique assise devant nous, mais le puissant projecteur de lumière intérieure sur notre coeur.

Pour ceux qui comprennent cela, son départ de ce monde confirme que sa réalité était et est toujours le donateur de joie et de lumière a l'intérieur de soi.

Dès ma sortie de prison d'Iran ou j'avais passé quelques temps, le Maître donna l'instruction que je vienne directement a Londres la ou il résidait a l'époque.

Lorsque j'arrivai il me dit: "Tu es sorti de la prison de Khomeini pour rentrer dans la prison de Nurbakhsh". Bien sur, la prison du Maître n'était pas un assemblage froid de murs, mais un cocon d'amour - un amour "dure" néanmoins.

Etre physiquement proche du Maître n'était pas chose aisée. C'était comme être dans un four pour fondre le métal. C'était une relation de profond respect mêlé d'admiration et parfois de peur et de tremblements. Il y avait bien entendu des moments légers mais l'important était de se focaliser sur l'instant présent et de ne pas être conscient de son égo et du monde matériel qui nous entoure.

Etre proche du Maître nous réservait des moments légers, comme la fois ou il reçut la visite de deux intégristes religieux à la barbe bien fournie des hommes qui portent leur religion à l'extérieur. Il les invita à

rester déjeuner. Lorsque l'un d'eux demanda au Maître dans le but de le provoquer, comment il pourrait devenir Soufi, le Maître répondit, "Coupez votre barbe".

"Mais," protesta l'homme, "Qu'en est-il de sa barbe ?" indiquant Mr Niktab, le cheikh des



cheikhs, qui lui portait une longue barbe blanche.

"Ah," répondit le Maître, "la sienne, ce n'est pas une barbe de religion, mais une barbe d'amour".

Le Maître recevait toutes sortes d'invité, venant d'horizons divers. Même à l'époque où il vivait à Téhéran, je me souviens d'un Maître bouddhiste, conseiller de l'empereur du Japon, venu le voir. Après un long échange de paroles de sagesse avec le Maître, tel un match de tennis, le gourou Japonais s'avoua vaincu face au Maître - et il en fut très content.

Mme de Salzmann, à la tête de l'organisation Gurdjieff, était captivée par le Maître. Lorsque celui-ci lui proposa d'être initié, elle admit être tenté mais dut refuser, car elle s'était engagé à s'occuper de l'organisation de son Maître décédé.

Le Dr Seyyed Hossein Nasr, célèbre érudit Iranien spécialiste du soufisme, rendait souvent visite au Maître, aussi bien à Téhéran qu'à Londres. Il faisait aussi partie des orateurs aux trois conférences sur le Soufisme sponsorisées par le Maître : deux à Londres et une à Washington. À l'une de ces conférences, lorsqu'un universitaire Américain s'enfonça dans des explications compliquées sur l'étude de la pensée d'Ibn 'Arabi, le Maître se leva et dit que le Soufisme s'était terminé avec le penseur arabo-espagnol.

L'Américain fut trop agacé pour répondre, mais Nasr avec la délicatesse d'un Iranien issu d'une culture ancestrale, se leva et déclara, "Si le soufisme s'est terminé avec Ibn 'Arabi, comment peut-on alors avoir de nos jours un grand Maître comme Dr Nurbakhsh ?" Sans attirer l'attention sur lui ou chercher l'admiration, le Maître, avec la finesse de sa sagesse spirituelle, avait attiré un louange du plus grand apologiste du Soufisme !

Le professeur Français Henry Corbin était un invité fréquent du Maître à Téhéran. Corbin avait contribué grandement à faire connaître

à l'intelligentsia Iranienne, et au monde entier, les contributions des grands penseurs iraniens, tel que Shihab ad-Din Suhrawardi (12^{ème} siècle) et Mulla Sadra (16^{ème} siècle). Malgré sa grande érudition dans le domaine de la philosophie Mazdéenne et Islamique, il était trop ancré dans l'intellect pour accepter le principe du Maître qui est que l'amour est à la base de la véritable connaissance, et non pas la raison.

Le Maître n'insistait jamais sur un point. Il n'était pas là pour convaincre quiconque d'une chose que cette personne n'était pas prête à accepter. Sa bonté et sa chevalerie étaient telles qu'il préférait que les gens partent heureux d'avoir été en sa présence - tant qu'ils étaient sincères. Il était dur uniquement avec les personnes qui n'étaient pas sincères, comme les intégristes essayant de le provoquer.

Un jour, une femme derviche américaine amena un jeune américain afin d'obtenir l'accord du Maître pour son éventuel mariage. Le jeune homme était membre d'une confrérie soufie qui demandait à ses disciples de porter un uniforme religieux consistant en une barbe, une calotte blanche, et d'autres appareils. Lorsque l'homme vit le Maître, il s'inclina et dit avec un fort accent américain, "Salaamun aleikum".

Le Maître leva la main d'une manière informelle et dit, "Salut!". L'américain fut si effrayé qu'il rebroussa chemin et partit pour ne jamais revenir.

Le Maître pouvait mettre à nu l'hypocrisie et l'insincérité en un bref instant. Un jour un derviche allemand entra dans la pièce où le Maître était assis. Dès qu'il le vit, le Maître leva sa main gauche un peu mollement et dit "Hi, Hitler!". Plutôt que d'être amusé par la moquerie du Maître, il répondit indignement, "Mauvaise main", exposant ainsi les tendances profondes existant sous son apparence de Soufi. Le Maître révéla son essence en un clin d'œil.

Le Maître était célèbre pour avoir dit, "Les occidentaux ne peuvent jamais être Soufis!". Cela peut ressembler à une condamnation des occidentaux. Néanmoins lors d'un dig-jush (grande réunion soufi) il dit, "Pendant des années j'ai parlé et vous les soufis n'écoutez jamais!" Cela fut dit en Persan, et n'était pas adressé à l'audience occidentale.

Dans les deux cas l'audience fut mise à épreuve. Certains de ceux qui écoutèrent - les occidentaux dans le premier cas, et les iraniens dans l'autre cas - se sentirent frustrés et pensèrent, "A quoi bon? J'ai fait des efforts pendant des années et le Maître ne m'accepte pas! Autant partir!" Au contraire, d'autres

comprirent le message avec le coeur dans son

sens le plus profond et pensèrent, "Ceci est un défi pour que je fasse encore plus d'efforts!"

Quelles que furent les paroles du Maître, elles avaient autant de dimensions que d'auditeurs. Chaque personne comprenait le message en fonction de ses propres capacités et mode de compréhension. Pour les mêmes paroles entendues, chacun revenait avec une interprétation différente.

Parfois ses paroles étaient offusquées de la conscience d'un auditeur et adressées à une personne en particulier, comme ce fut le cas lorsque Coleman Barks, celui qui a popularisé Rumi, lui rendit visite et lui demanda, "Qu'est ce que cela fait d'être l'amoureux?". Bien que je traduisais, la réponse du Maître ne fut reçue que par celui qui posa la question et ne m'était pas destiné.

Lorsque Barks, l'homme qui a fait de Rumi un best-seller et popularisé son nom dans les foyers Américains, émergea du moment passé avec le Maître, il s'exclama avec effusion, "Je suis si content d'être venu! Il est vraiment authentique!"

Tout ce que le Maître faisait était rempli de charisme, ainsi même lorsqu'il paraissait dur il donnait de l'inspiration. Par exemple, un agriculteur vint un jour examiner les plantations à Banbury, et recommanda de creuser des tranchées autour des arbres. Ainsi, le Maître m'appela et me demanda de commencer à creuser. Nous étions au milieu de l'hiver et le sol était gelé, je devais donc utiliser un pique pour effectuer la majeure partie du travail.

En deux mois et demi je réussis avec l'aide occasionnel d'un visiteur (peu nombreux à cette période de l'année) à creuser des tranchées autour de tous les arbres de la petite forêt. J'avais déjà effectué une partie du travail dans la plus petite plantation

lorsqu'un autre expert arriva.

Lorsque le nouvel arrivé

vit les tranchées, il s'exclama choqué, "Qu'est-ce donc! Toutes ces tranchées vont mettre à nu les racines! C'est la pire des choses à faire!" Par conséquent, le Maître m'appela à nouveau et me demanda de remplir les tranchées. Cela pris plus d'un mois en plus.

Ensuite vint l'histoire du monticule près de du hangar. Le Maître nous dit que cette protubérance devait être enlevée pour construire un parking. Comme l'a dit une fois un derviche, "Si un travail peut être fait en quelques heures avec un bulldozer, alors le Maître prendra une douzaine de derviches avec des brouettes pour le faire en un mois". Le but bien entendu était d'encourager le service. Le but même de la plantation était de fournir l'occasion aux derviches de pratiquer le service.

Je me mis donc au travail, à creuser le monticule et à transporter la terre. De nouveau, les derviches de passage me donnèrent un coup de main. Bien entendu, ce travail, qui prit plusieurs mois, fut bénéfique intérieurement et extérieurement comme exercice physique. Comme tous les ordres du

Maître, les bénéfiques furent nombreux et multidimensionnels.

L'épreuve la plus difficile que me fit traverser le Maître fut peut-être celle où il me demanda de tuer les poulets. J'avais élevé toute une portée de poulets dont j'étais très épris. J'étais en fait très attaché à nombre de ces poulets: le petit coq et la vieille poule d'une portée précédente et qui venait toujours me saluer lorsque j'arrivais à la porte, la mère poule qui prenait toujours soin des poussins rejetés par les autres poules, le poulet "adolescent" qui commençait tout juste sa vie. Ils étaient vingt en tout et devaient tous être tués.

Le challenge fut pour moi de m'accrocher à mon zikr, le mantra que le Maître nous donne lors de notre initiation, d'être dans le moment et de faire appel à lui dans mon cœur: Ya Pir, madad! Ya Pir, madad!, O Maître aide moi, O Maître aide moi!" Je devais être dans l'instant, comme tout derviche doit faire en période de crise - qui du point de vue soufi provient toujours de l'Unique Être Absolu.

Puis je me mis au travail avec l'aide d'un autre derviche. Je devais apprendre le détachement. Je devais apprendre que la mort n'est qu'une phase de transition inévitable.

La dernière leçon du Maître fut la suivante. Six semaines avant qu'il ne "vide son manteau" il m'adressa ces derniers mots : "Sors!", de sorte qu'il me prépara pleinement à l'ultime transition de son existence corporelle. Le soir après son départ il me transmet une énergie bien plus importante que tout ce que je n'avais jamais reçu comme

«Pourquoi marcher péniblement sur tes pieds alors que tu peux voler sur mes ailes»

grâce de son vivant. Il m'avait ainsi montré clairement que sa

réalité n'était pas son existence physique

mais l'esprit qui vit dans nos cœurs.

Parmi les mots qu'il m'a dit personnellement et qui sont restés gravés dans ma mémoire, je me souviens de cela: "Pourquoi marcher péniblement sur tes pieds alors que tu peux voler sur mes ailes ?"

Glossaire

Ci-après la définition de quelques termes fréquemment employés dans les textes soufis.

- **Zèkr** : rappel ou souvenir de dieu (concept similaire au mantra indien)
- **Khanéqah** : maison des soufis, lieu où se réunissent les derviches.
- **Nafs** : égo, moi.
- **Sama** : séance de méditation, écoute du cœur
- **Derviche**: aspirant sur la voie Soufie
- **Javanmardi**: chevalerie
- **Hal**: état spirituel
- **Maqam**: station spirituelle
- **Mohassébé** : examen de conscience
- **Fekr**: réflexion

A propos de la Lettre Soufie...

La Lettre Soufie est une compilation d'articles récents publiés sur le site web www.journalsoufi.com et distribuée électroniquement. La plupart des articles sont des traductions d'articles écrits en anglais et en persans dans le magazine Sufi (<http://www.nimatullahi.org/MAG.HTM>)

Appel à participation!

Nous avons toujours besoin de traducteurs de l'anglais (ou du persan) vers le français pour des textes extraits de la revue en langue anglaise SUFI ou bien de la version en langue persane. Si vous voulez participer aux traductions et faites partie de la confrérie Nématollahi, veuillez contacter le webmaster du site [journalsoufi.com](http://www.journalsoufi.com) (admin@journalsoufi.com)

A propos des Auteurs...

Dr. Javad Nurbakhsh maître de l'ordre Nématollahi des soufis (ordre fondé au XIV^{ème} siècle par Shah Nématollah Vali). Né le 10 décembre 1926 à Kerman en Iran et décédé le 10 Octobre 2008, lauréat de la faculté de médecine de Paris, praticien et chef du département de psychiatrie à l'université de Téhéran jusqu'en 1978, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages historiques et biographiques, de traités et de recueils abordant tous les aspects de l'enseignement soufi, et d'un dictionnaire encyclopédique sur le soufisme. Dr. Nurbakhsh a été initié dans la voie Soufie Nématollahi à l'âge de seize ans. A vingt ans, il fut nommé cheikh (directeur spirituel) par son maître Munès 'Ali Shah, puis devint lui-même maître de la confrérie Nématollahi à la mort de son maître. Il était alors âgé de 26 ans. Il est succédé par son fils, Dr. Ali Reza Nurbakhsh, docteur en philosophie de l'université du Wisconsin exerçant le métier d'avocat à Londres. Son surnom Soufi est Reza 'Ali Shah.

Terry Graham est écrivain et cinéaste. Diplômé de l'Université de Harvard en Histoire et Littérature, il s'est spécialisé en littérature Perse à l'Université de Téhéran. Pendant douze ans, il a travaillé pour la télévision iranienne et la presse en langue anglaise. Il a écrit de nombreux articles sur le soufisme et a traduit les 15 volumes de « Symbolisme Soufi » écrit par Dr Nurbakhsh de l'original Persan à l'anglais.

Carol Martinez Weber, MD, a deux enfants et vit dans sa ville natale, New York. Après avoir travaillé 17 ans dans un centre de santé pour sans-abris, elle est maintenant coordinatrice pour l'acheminement de médicaments pour des centres de santé d'Afrique de l'Ouest.

Adresses des Maisons de Soufis

Adresse des Maisons de Soufis de la confrérie Nématollahi en pays Francophones (liste complète sur site <http://www.journalsoufi.com>):

Afrique

63 Boulevard Latrille
BP 1224 Abidjan,
CIDEX 1 Côte d'Ivoire
Tel :225-22410510

Quartier Beaurivage
BP 1599 Porto-Novo
Bénin
Tel :229-21-4706

Azimmo Secteur 16
Villa 12
Ouaga 2000
17 B.P. 1790 Ouagadougou 17
Burkina Faso

Villa D89
Pres Residence Hotel Wawa
Magnambougou Fasso-Kanu
BP 2916 Bamako
Republic of Mali

Liberté VI extension,
croisement rues GY 113 et GY 94
Villa N°1
BP 5871 Dakar Fann
Senegal
Tél /Fax: (221) 33 867 38 69
e-mail: kntdakar@yahoo.fr

Canada

1596 Ouest avenue des Pins
Montreal H3G 1B4
Quebec, Canada
Tel:(514) 989-1411

1784 Lawrence Avenue West
North York, Toronto, Ontario
Canada M6L 1E2
Tel :(416) 242-9397

1735 Mathers Avenue
West Vancouver, B.C.
Canada V7V 2G6
Tel:(604) 913-1174

France

50 Rue du Quatrième Zouaves
Rosny-sous-Bois 93110
Paris, France
Tel :33- (0)1-48-55-28-09
e-mail: kntparis@yahoo.fr

116, avenue Charles de Gaulle
69160 Tassin-La-Demi-Lune
Lyon, France
Tel :33-(0)4-78-34-20-16
e-mail: knlyon@journalsoufi.com